Un feu d'artifice de langues : une recette anglo-normande du feu grégeois

Autor(en): **Derrien, Virginie**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue de linguistique romane**

Band (Jahr): **71 (2007)**

Heft 283-284

PDF erstellt am: **01.06.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-400135

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

UN FEU D'ARTIFICE DE LANGUES: UNE RECETTE ANGLO-NORMANDE DU FEU GRÉGEOIS[1]

Dans son étude sur le feu grégeois, Maurice Mercier[2] remet en cause les travaux de ses prédécesseurs qui se sont intéressés à l'histoire des combustibles, tels que le pétrole, depuis l'Antiquité. Il corrige, par exemple, les conclusions hâtives de Ludovic Lalanne, qui établit que tout ce qui est liquide n'est pas le feu grégeois[3]. Certes, ainsi que l'explique Mercier, les historiens des matières incendiaires ne disposaient pas, au moment de leurs recherches, des documents archéologiques, voire des manuscrits, qui révèlent les recettes du feu grégeois, longtemps tenues secrètes, tant les valeurs offensives de ce liquide incendiaire étaient importantes et déterminaient la victoire des peuples qui en connaissaient la composition et l'usage. Pour mesurer l'ampleur des effets dévastateurs de ce feu à ignition spontanée, nous pouvons rappeler brièvement quelques données historiques[4]. C'est au cours de la bataille de Cyzique au VIIe siècle, lors d'une expédition maritime contre Constantinople, que la flotte arabe essuie une défaite cuisante en raison du feu grégeois. Cette arme incendiaire fut élaborée par l'architecte grec Callinique qui n'en est pas l'inventeur mais qui en a perfectionné la technique. C'est probablement à la suite de cette victoire écrasante que 'l'huile médique'[5] (huile incen-

---

(1) Je tiens à exprimer mes plus sincères remerciements à David Trotter pour l'attention qu'il a portée à cette contribution, ainsi que pour ses précieux conseils.

(2) *Le feu grégeois: les feux de guerre depuis l'antiquité, la poudre à canon*, Maurice Mercier, ouvrage publié avec le concours du Centre National de la Recherche Scientifique, Paris, Librairie Orientaliste, 1952.

(3) Ibid. p. 61: «Lalanne s'est attaché [...] à minimiser les effets offensifs du *feu grégeois* comme des feux liquides, affirmant que les feux liquides ne sont pas le *feu grégeois* et que les effets de ce dernier sont insignifiants».

(4) Pour plus de détails concernant ces faits historiques, voir *Le feu grégeois*, op. cit., p. 13-15.

(5) Ibid., p. 12, Mercier cite et traduit Procope (VIe siècle) qui pourvoit l'origine de l'appellation 'huile médique'. Cette huile incendiaire fut élaborée par les Perses que les auteurs grecs confondaient avec les Mèdes: «Les Perses imaginèrent ceci:

diaire qui permit aux Byzantins de détruire la plupart des navires arabes) se voit associée au nom de feu grégeois. Cette appellation est liée au nom de Callinique qui s'était contenté de reprendre une formule ancienne. A partir de cette date, les Byzantins deviennent les 'spécialistes' des feux de guerre qui leur confèrent une supériorité militaire et leur permettent de défendre Constantinople jusqu'à sa conquête définitive au XVe siècle. Cependant les Arabes, qui détiennent les sources de naphte au Proche-Orient(6), virent en le feu grégeois une arme redoutable qu'ils s'approprièrent pour lutter contre les croisés. C'est donc au cours des croisades que les Européens découvrent ces projectiles incendiaires, devenus l'une des armes défensives des Sarrasins.

Mais revenons à la composition du feu grégeois, ou du moins à l'une d'entre elles telle qu'elle nous est parvenue en anglo-normand, puisque c'est au cœur des mélanges pyrotechniques que réside l'intéret de notre étude. Mercier, à plusieurs reprises, s'oppose, comme nous l'avons déjà dit, à Lalanne qui se «refuse à voir le feu grégeois partout où des éléments liquides entrent en composition»(7). Cependant, le livre de Marcus Graecus(8), le *Liber ignium*, contenant la plus ancienne formule du feu grégeois en langue latine(9), confirme la théorie de Mercier selon laquelle soufre ou salpêtre doivent être associés à certains éléments liquides comme le naphte, la térébenthine, l'huile, ou encore l'*aqua ardens* en des combinaisons variées(10). Marcelin Berthelot indique que le *Liber ignium* serait une

---

ayant rempli des vases de soufre, d'asphalte et de cette drogue que les Mèdes appellent naphte et les Grecs "huile de Médée", et les ayant allumés [...]».

(6) Ibid., p. 61.

(7) Ibid., p. 3.

(8) Voir *Histoire des sciences: La Chimie au Moyen Âge*, Marcelin Berthelot, *Histoire des Sciences au Moyen Âge*, t. 1, *Essai sur la transmission de la science antique au Moyen Âge*, Paris, 1893, réédition 1967, Osnabrück, O. Zeller, Amsterdam, Philo Press, p. 89: «Le petit ouvrage de Marcus Graecus, intitulé *Liber ignium ad comburendos hostes*, est l'un des plus anciens écrits latins où il soit question du feu grégeois, et il renferme beaucoup de détails techniques de tout genre, très propres à nous éclairer sur les connaissances exactes, aussi bien que sur les opinions et préjugés des anciens et des gens du Moyen Âge».

(9) Marcelin Berthelot mentionne une anecdote qui mérite d'être racontée tant elle illustre l'importance qui était accordée au feu grégeois, ainsi que la curiosité suscitée par les formules de cette arme, op. cit., p. 92: «La première publication imprimée du texte de l'ouvrage de Marcus Graecus a été exécutée par la Porte du Theil, en 1804, sur l'invitation du Ministre de l'Intérieur, pour répondre à un désir de Napoléon, qui avait entendu parler de l'existence des recettes du légendaire feu grégeois».

(10) *Le feu grégeois*, op. cit., p. 3-4.

traduction latine, «faite au XIIe ou XIIIe siècle, de l'un de ces traités techniques de recettes, transmis ou remaniés sans cesse depuis l'Antiquité, à travers l'Orient arabe, et l'Occident latin»(11). Cependant ce processus de remaniement se pérennise à la fin du Moyen Âge en Europe à travers les traductions des sources latines en langues vernaculaires, et c'est précisément ce phénomène de transmission(12), au travers des siècles, des peuples et des langues, qui éclaire la valeur linguistique des recettes du feu grégeois couchées en anglo-normand et préservées dans les mss 69 (Emmanuel College, Cambridge) et Sloane 962(13) (British Library, Londres). Ces deux recettes sont contemporaines? elles datent du XVe siècle? et semblent copiées l'une sur l'autre ou provenir d'une source commune(14). Le ms. 69, selon les informations collationnées par Montague Rhodes James(15)dans son catalogue descriptif, a été donné au collège Emmanuel par Humfrey Moseley. La recette du feu grégeois en français se trouve au folio 3a, au milieu de recettes médicales écrites en moyen anglais de la main de John Arden. Seules les dernières recettes auraient été copiées par une autre main. La prédominance des textes rédigés en moyen anglais pourrait expliquer l'état défectueux de la langue dès lors que le scribe recopie une recette écrite en anglo-normand. Quant au ms. Sloane 962, il rassemble également de nombreuses recettes médicales, ou charmes et glossaires de plantes, écrits par diverses mains en latin, moyen anglais et anglo-normand, les trois langues employées par les scribes en Angleterre à la fin du Moyen Âge. Nous insistons sur cette pluralité linguistique car la coexistence entre ces langues est à la base de l'histoire de chacune

(11) *La Chimie au Moyen Age*, op. cit. p. 94.

(12) Ibid. p. 95: «les recettes incendiaires proprement dites, autres que celles de matières explosives, viennent incontestablement des Grecs: nous possédons, en effet, de nombreux traités grecs sur la matière, depuis Énée le Taticien (IVe siècle avant notre ère), jusqu'à Julius Africanus (IIIe siècle après), et jusqu'aux Byzantins».

(13) La recette du feu grégeois du ms. Sloane 962 se trouve également transcrite dans la thèse non publiée de E. A. Valentine, *An Edition of the Anglo-Norman Content of Five Medical Manuscripts of the Fourteenth and Fifteenth Centuries*, Exeter, 1990, p. 110, S208.

(14) Aucun des manuscrits latins répertoriés par Dorothea Waley Singer ne semble correspondre à notre recette du feu grégeois, cf. *Catalogue of Latin and Vernacular Alchemical Manuscripts in Great Britain and Ireland dating from before the XVI century*, Brussels, M. Lamertin, 1928-31, 3 vols. Voir particulièrement vol. 2, p. 632-639, «Greek fire, Gunpowder and Pyrotechnics».

(15) *The Western Manuscripts in the Library of Emmanuel College*, Montague Rhodes James, Cambridge, Cambridge University Press, 1904, p. 62.

d'entre elles[16]. Cette mixité linguistique est patente au sein même de la recette que nous proposons d'éditer et d'analyser, où formes anglo-latines, éléments arabes ou latins, et lexèmes français associés à une acception seulement attestée sur l'île et en moyen anglais illustrent la réalité linguistique de l'Angleterre médiévale.

Je reproduis la recette telle que la fournissent les deux manuscrits, en résolvant les abréviations, mais en transcrivant les formes corrompues produites par les scribes. L'analyse lexicale et le glossaire suivent l'édition.

Ms. Cambridge, Emmanuel College, 69, f. 3a:

Ffayt assavoyre qe lez fewes gregoys sount [2] factez ov divers manerez, come de pouderez, [3] dez eawes et dez oillez et in divers vessels co[4]me de metall, de terreon[17], de vermes[18]. La princi[5]pall chose de gregoys si est eawe de tereben[6]tine, la quele est fayt en cel[19] manere: // Ffactz [7] primes fayre un vessell de vere a-la sembla[8]unce d'un stillatorie dunt homme fayt eawe [9] ardaunt. Puis prenez dou[20] gumme qu'est appellé [10] en launge de arabie alkittrien, altre langage[21] [11] terbentine, q'est conue chose assez, et de ceo al[12]kitran mettés en vostre vessell taunt que [13] suffiste, et mettez vostre vessell en la manere [14] d'un stillatorie outre le fewe en cendres, [15] e primez faystez lent fewe de carbouns de[16]souz jeskez la gumme soyt relenty. Et puis [17] enfortez le fewe e resseyvés l'ewe qi sra[22] [18] en un vessell de vere tanque riens veisra[23]. [19] Et cele eawe mettez en save garde. / Et [20] sachés qe cele eawe ad divers vertuez merveyl[21]lousez, c'est assavoyre: // prenez en un vessell [22] le eawe cleere d'un fountayn ou de rivere, [23] et versez sur cele eawe de terebentine quaunt [24] qe vous voylés e puis enlumez l'eawe. Ardere [25] tanqe le eawe de terebentine soyt tout de[26]gasté. / Derechiep[24] si vous

(16) Voir David Trotter, *Multilingualism in Later Medieval Britain*, éd. D.A. Trotter, D.S. Brewer, Cambridge, 2000, p. 2: «no one can work on individual medieval languages without being acutely aware of the level of interference and contact with adjacent and competing languages, vernacular and Latin. Many writers, major, minor and anonymous, in all registers, were clearly at ease in two or more languages. Outside literary texts, documents in two or more languages, and language-mixing within the same text, were widespread, and this phenomenon, an oddity to modern eyes, patently created no obstacle to effective communication».

(17) Probablement une erreur du copiste, lire *de terre ou*, voir le ms. Sloane 962.

(18) Voir la variante du ms. Sloane 962: *verines*, qui signifie "verre".

(19) La forme *cel* peut être corrigée par *tel*, variante du ms. Sloane 62.

(20) Voir la variante du ms. Sloane 962: *d'une.*

(21) Lire *[en] altre langage.*

(22) Verbe corrompu, voir la variante du ms. Sloane 962: *istra.*

(23) Verbe corrompu, voir la variante du ms. Sloane 962: *estra.* Nous suggérons la lecture *ne is[t]ra* ou *n'eis[t]ra.*

(24) La graphie *derechiep* est probablement une forme fautive, lire *derechief.*

voillez lere[25] gen[27]tez espantere, prenez souffre vyff, si l'alumez [28] et la gettez sur l'avandit eawe de terebentine, [29] si orrez auxi orribles son come ceo fuisse de [30] tenoure.

Ms. Londres, British Library, Sloane 962, ff. 204a-204b:

[25] Fait a savoir que les fews grecgys sunt fae[26]tez en divers maneres, come de poudre, des ewes e [27] des oyles, e en divers vesseles come de metail, [28] de tere ou de verines. La principal chose de fieu [29] gregoys si est ewe de terbentine, la quele est fait [30] en tiel maner: ffaites primes faire une ves[31]sel de vere a la semblaunce d'une distillatorie dont [32] home fait ewe ardant. Puis pernez d'une somme[26] [f. 204b, 1] q'est apellé en langage de Arabie alktran, [2] en altre langage terbentine, qu'est conue chose as[3]setz, e mettez vostre vessel en la maner d'une [4] distillatorie outre le fewe de carbonz de[5]souz, jeskes la gomme soyt relenty. Et puis [6] enforcez le fewe e resceivetz l'ewe q'istra en [7] une vesselle de vere tantque riens n'estra. [8] Et ciele ewe mettez en saf garde. Et sa[9]chez que ciel ewe ad divers vertues mervelousez, [10] c'est a savoire: pernez en une vessel l'ewe [11] clere d'une fountayne ou de ryver, e versez [12] sure ciel ewe de vostre ewe de terbentyne [13] qanque vous voylez. E puis enlumez l'ewe de [14] terbentyne ov un chaundel. Si verrez l'ewe [15] ardre tanque l'ewe de terbentyne soit tout degast[27]. [16] De-reschief, si vous voillez les [17] gentz espaunterer, pernez sulphur vife, si l'al[18]umez e la gettez sure l'avaunt-dit ewe [19] de terbentyne, si orrez ausi horible sowne, [20] come ce fuist de tonerre.

Lexique et analyse lexicographique

Ce glossaire sélectif vise non seulement à éclairer la lecture de cette recette alchimique, en procurant la définition la plus juste possible, mais aussi à montrer la richesse du lexique dont disposaient les scribes au moment de leur rédaction, dès lors qu'ils confrontent entre elles des traditions diverses venues de l'Orient. C'est pourquoi ont été consultés les dictionnaires de référence d'ancien et moyen français, ainsi qu'une sélection d'ouvrages ou de glossaires à disposition couvrant les langues romanes, sémitiques, ou encore l'anglais.

stillatorie, ms. 69: forme anglo-latine dérivée du latin médiéval *stillatorium*[28] qui signifie "alambic". La forme *stillatorie* est attestée en moyen anglais ainsi que l'indique le MED s.v. *stillatorie*: "A vessel used in the dis-

(25) Lire *vere* (= voir)? Ce verbe ne figure pas dans le manuscrit de Londres, peut-être faut-il lire seulement *lez*?

(26) Lire *gomme*, voir ms. 69: *gumme*.

(27) Lire *degasté*, voir ms. 69.

(28) *Revised Medieval Latin Word-list from British and Irish Sources*, London, Oxford University Press, 1983, p. 453: *stillatorium:* "still, alembic", 1356, 1622.

tillation of liquids, a still". Cet emploi est usité dès Chaucer au XIVe siècle(29) (1395). On attendrait en français continental pour ce substantif une forme telle que *stillatoire*. Seulement ce lexème au sens d'"alambic", selon les dictionnaires d'ancien français, ne semble pas répandu sur le continent. Nous ne relevons en effet que: GdfC 10, 714b s.v. *stillatoire* adj. "qui tombe goutte à goutte"; "qui laisse tomber goutte à goutte"; FEW 12, 265b, STILLARE: mfr. *stillatoire* adj. "qui sert à distiller" (1605). Nous pouvons également suggérer que cette forme *stillatorie*, dérivée du latin, en passant dans le lexique technologique du moyen anglais, a survécu sous sa forme abrégée en anglais moderne: OED s.v. *still*, n. 1: "An apparatus for distillation, consisting essentially of a close vessel (alembic, retort, boiler) in which the substance to be distilled is subjected to the action of heat, and of arrangements for the condensation of the vapour produced". Premières attestations à partir du XVIe siècle (1562)(30).

distillatorie, ms. Sloane 962: latinisme répertorié dans l'AND2 s.v. *distillatorie*: "still", avec une attestation datée de la deuxième moitiée du XIVe siècle. De même que pour *stillatorie*, la forme *distillatorie* est relevée dans le MED s.v. *distillatorie*: "The apparatus used in distillation; a still". Les exemples choisis par le MED datent de la seconde moitié du XVe siècle (1475). *Distillatorie* est une forme anglo-latine dérivée du latin médiéval, le DMLBS (3, 633b s.v. *destillatorius*: "still, alambic") ne faisant pas remonter le mot au latin classique. Le lexème *destillatorius* est absent dans DC mais répertorié dans le MltWb (III/3, 466b s.v. *destillatorius*: "Destilliergefäß"). Peut-être pouvons-nous avancer que la forme vernacu-

(29) Une citation, tirée des œuvres de Chaucer au siècle précédent, permet de considérer qu'un certain nombre de lexèmes ressortissant pourtant au registre scientifique avaient été absorbés et usités dans le language littéraire dès le XIVe ou la langue de tous les jours: «It was ioye for to seen hym swete; His forheed dropped as a stillatorie Were ful of plantayne and of paritorie.» William Rothwell prouve non seulement, en analysant les œuvres de Chaucer, que le moyen anglais, le français et le latin étaient en contact permanent, mais aussi que ces trois langues s'influençaient mutuellement au point que «it has been calculated that more than 50 percent of the vocabulary used in [Chaucer's] literary work comes from Romance sources », in « The Trilingual England of Geoffrey Chaucer», in *Studies in the Age of Chaucer*, 16, 1994, p. 55.

(30) Il semble bien qu'il y a une erreur de renvois concernant l'étymologie de ce mot. En effet, l'OED propose un renvoi au verbe *still1* (*stillan* qui remonte à l'ancien anglais et signifie "to quiet, calm, etc.") alors que le verbe *still2* qui inclut les sens relatifs à la distillation semble beaucoup plus approprié. Le verbe *still2* étant une forme abrégée de *distil*, il convient donc de chercher sous ce dernier pour trouver l'affiliation au latin DISTILLARE, DESTILLARE: "to drip or trickle down, drop, distil".

laire *distillatorie* est, à l'origine, une formation lexicale insulaire. De nouveau en effet, les dictionnaires du français continental s'avèrent beaucoup moins riches: le FEW (3, 55b, DESTILLARE) nous procure la forme escomptée mais sans attestation ou date précise en dehors du fait que cet emploi est relativement tardif: mfr. nfr. *distillatoire* "qui sert à distiller" (seit 16. jh.); mfr. "alambic". Godefroy (GdfC 9, 396b: *distillatoire* s.m. "alambic, appareil qui sert à la distillation") est un peu plus précis en ce qu'il procure deux citations mais celles-ci sont beaucoup plus tardives (fin XVIe) que les attestations glanées dans les textes britanniques. Le TLF (7, 324b, *distillatoire* adj.), dans la rubrique «Étymologie et Histoire», signale le substantif mais une fois encore très tardif (Jean Perréal, 1516[31]). Si le substantif *distillatoire* n'a pas survécu en français moderne, il a en revanche été usité en anglais jusqu'au XVIIIe siècle: cf. OED s.v. *distillatory*, adj. "Pertaining to, or employed in, distillation"; n. "An apparatus for distillation; an alembic, retort, or still". D'après ce panorama lexicographique, on remarque que l'emploi substantivé du couple *stillatorie-distillatorie*, ainsi que sa forme latine *destillatorius*, est courant en moyen anglais, attesté en anglo-normand, mais non attesté, du moins pour l'instant, en moyen français continental pour cette même période.

eawe ardaunt (ms. 69), *ewe ardant* (ms. Sloane 962): v. AND[2] s.v. *ewe*[1] sous la collocation *ewe ardante* "distilled liquid, spirit". Une seule attestation qui associe également l'élaboration de 'l'eau ardante' à un alambic: «Aqua mellis: Ewe de mel sera distillé par un alembic cum l'em fet ewe ardaunt» RecMédRawlH 74.613 (XIVe siècle). De nouveau, le MED procure les indications nécessaires: MED s.v. *ardaunt*, *ewe ardaunt*: "an alcoholic distillate, such as brandy"; les premières attestations remontent également au XIVe siècle. Cependant la collocation en question, pour la période qui nous concerne, n'est pas attestée dans les dictionnaires de référence du continent: cf. *eau ardente* "eau de vie" (1531, 1550, v. GdfC 8, 172a); dans FEW 25, 143b, ARDERE, nous retrouvons des locutions au sémantisme similaire, à savoir *esprits ardents* "liqueurs aqueuses qui s'enflamment" (Fur 1690–Trév 1743) ou bien *vin ardant* "eau de vie" (Cotgr 1611–Oud 1660). Nous pensons que *ewe ardant* recouvre liqueurs ou spi-

(31) Voir Gilles Roques, «La lexicographie et l'alchimie», *Revue de Linguistique Romane*, 1974, t. 38, p. 455: «Par alambics et descençoires, curcubites, distillatoires». Selon G. Roques: «Curieusement cette authentique première attestation n'a pas trouvé grâce non plus auprès des lexicographes. Depuis DG ils indiquent Paré, XVIe s. [...] Notre texte permet d'ajouter quelques décennies». Notre recette du feu grégeois, certes sous une graphie différente, permet d'en ajouter quelques autres au point de remonter jusqu'au siècle précédent.

ritueux et que, pour une traduction plus moderne, il faudrait gloser le syntagme par "alcool". Berthelot signale que la description de 'l'eau ardante', dont la formule est aussi détaillée dans le *Liber ignium*, apparaît également au XIIIe siècle dans d'autres écrits latins, tels que ceux d'Arnaud de Villeneuve qui en avait probablement emprunté la notion aux Arabes(32). Selon Berthelot, ce serait donc sous la dénomination d'*eau ardante* (nom qui peut également être associé à l'essence de térébenthine ainsi que l'indique FEW 25, 66b, AQUA mais pour une période beaucoup plus tardive), c'est-à-dire liquide inflammable, que notre alcool est apparu d'abord(33). Si le lexique du français moderne n'a pas maintenu le sens "inflammable" pour décrire un liquide, celui de l'anglais l'a retenu et appliqué jusqu'au XIXe siècle; cf. OED s.v. *ardent*: "Inflammable, combustible"; "*Obs.* exc. in the phr. *ardent spirits*, in which the meaning of *ardent* is now usually referred to their fiery taste".

alkittrien, *alkitran* (ms 69), *alktran* (ms. Sloane 962): v. AND² s.v. *alktran*: s. "mineral pitch, native asphalt"; glose empruntée au MED (s.v. *alketran*) qui indique l'origine arabe de ce mot, avec les premières attestations issues de gloses latines du XVe siècle: *Alchitram*: pix (1400); *Alquitran*: pix liquida (1400), puis diverses citations, toutes du XVe siècle, indiquant que ce terme technique arabe était passé dans les traités scientifiques en anglo-latin et, sans doute par la suite, en moyen anglais, ainsi que nous l'atteste le DMLBS 3, 59b s.v. *alchitram*: Ar. *al-qitran* "resin of cedar or sim", avec les mêmes gloses latines du XVe siècles que celles citées dans le MED. J. D. Latham(34) rassemble les définitions suivantes sous son entrée *Alchitram, -an*: "Cedar or juniper gum; pitch, resin obtained from cedar, pine, cypress, etc"(35). On trouve dans FEW 19, 90a-91b, un long article consacré aux reflets de l'étymon arabe QAṬRĀN en galloroman; mais

(32) *La Chimie au Moyen Age*, op. cit., p. 94.

(33) Ibid., p. 137. Voir également J. D. Latham, «Arabic into medieval Latin [A-B]», *Journal of Semitic Studies*, 17, 1972, p. 30-67. Sous l'entrée *alcohol* (p. 44), Latham fournit l'attestation suivante: "alcool vini est aqua ardens rectificata". Il procure également trois définitions: "1. Powder used as eye-salve, kohl; 2. Antimony; 3. Spirit, alcohol".

(34) «Arabic into medieval Latin [A-B]», art. cit. p. 30: «Western Christendom's contacts with the Muslim world during the Middle Ages left an unmistakable mark on the vocabulary of Medieval Latin (ML). The main reason for the phenomenon was, of course, the transmission of Muslim scientific, medical and philosophical literature to the West by scholars dedicated to the translation of Arabic texts».

(35) Ibid., p. 44.

le type *alquitran,* classé sous II, a surtout vécu dans les parlers provençaux et n'est pas attesté en ancien français. Raymond Arveiller, dans ses *Addenda*(36), apporte toutefois quelques informations complémentaires dignes d'intérêt. En effet, Arveiller indique l'ambiguïté sémantique du terme *catran*, en raison de la "confusion, en Occident, d'un produit végétal tiré de résineux et d'un produit minéral, le bitume (*bitumen, naphta, asphaltos*)"(37), et procure trois attestations pour le type *alkitran*, dont l'une datée de 1314(38). Arveiller explique que le terme *alkitran* est un emprunt direct à l'arabe par voie savante, *via* les traductions des traités de médecine en latin à la fin du XIIIe siècle. Dans les contextes médicaux, *l'alkitran* représente "un goudron tiré de certains *arbres*"(39). L'entrée est relevée dans Godefroy (Gdf 1, 238b s.v. *alquitran*) avec une unique attestation associée au sens de *goudron*. Le TL (4, 473 s.v. *gotran* "teer") ne procure qu'une très mince entrée, sans aucune citation et qui repose seulement sur les références du FEW et du Godefroy concernant ce lemme. La forme attendue (*alkitran*) n'est pas évoquée mais cette absence n'est pas surprenante en raison de la tendance du TL à privilégier les textes littéraires. Cependant, des informations concernant cette substance apparaissent dans les dictionnaires de langue espagnole; cf. DETMA 1, 86b s.v. *alquitrán*: "Resina del cedro, o betún, nafta negra", avec des attestations datant toutes également du XVe siècle; le DRAE 2001 (s.v. *alquitrán*) offre une définition semblant correspondre à une substance probablement proche de la matière à laquelle nos scribes se réfèrent: «(del ár. hisp. *alqiṭrán* o *alqaṭrán*) 2. m. "Composición de pez, sebo, grasa, resina y aceite. Es muy inflamable y se usó como arma incendaria".» En revanche, nous ne relevons aucune entrée *alkitran* dans le LEI, les arabismes n'ayant pas encore été rédigés. Marcelin Berthelot confirme également la théorie selon laquelle ce mot d'origine arabe désignant poix (-liquide), résine fossile ou bitume(40), a été introduit au cours du processus de transmission évoqué plus haut par un traducteur écrivant en cette langue. Rappelons que les textes transcrits par Berthelot renvoient à une compilation

(36) *Addenda au FEW XIX (Orientalia)*, article 12, *Zeitschrift für Romanische Philologie*, 98, 1982, Halle/Tübingen, p. 331-364, réimpression dans Max Pfister, éd., *Beihefte zur Zeitschrift für Romanische Philologie*, 298, Niemeyer, Tübingen, 1999, p. 294-295.

(37) Ibid., p. 295.

(38) Ibid., p. 294: «Les fourmis s'enfuient, se l'en met en leur cavernes allzitran [lisez: alkitran] ou souffre ou assa fetida ou fiel de toral», HMond II, 137.

(39) Ibid., p. 296.

(40) *La Chimie au Moyen Age*, op. cit., p. 82.

d'origine grecque, puis traduite en arabe et enfin de l'arabe en latin(41). Si l'*alkitran* ne figure pas dans les formules du feu grégeois en langue latine(42) du XIIIe siècle, il est cité dans une recette beaucoup plus développée du XVe siècle. En effet, le ms. 197 de Munich, datant de 1438, contient une copie du traité de Marcus Graecus, et procure une version beaucoup plus élaborée du feu grégeois:

«*Ignis graecus ita componitur:* [...] *Incorpora simul cum spatila cupri et deinde oleum laterinum, terebentinum dissiliatum (l. distillatum), alkitran et oleum sulforis liquefacto [...]* / Puis ajoutez l'huile de briques, de l'huile de térébenthine distillée, de la poix liquide et de l'huile de soufre»(43).

Cette transcription fournie par Berthelot nous indique que les mots *terebentinum* et *alkitran* renvoient à deux ingrédients distincts. Dans nos manuscrits, nos copistes évoquent une autre étape, assimilant l'*alkitran* à de la poix, ou de la poix résine(44), puisque l'emploi du mot 'térébentine' fonctionne comme une glose française du terme arabe(45).

terebentine, *terbentine* (ms. 69), *terbentine*, *terbentyne* (ms. Sloane 962): v. AND[1] s.v. *terebentine*: s. "turpentine", avec attestations du XIIIe siècle. Le MED (s.v. *terebentine*: "The oleoresin of the terebinth tree, turpentine") apporte les indications nécessaires concernant l'étymologie en renvoyant à l'ancien français *terbentine*, au latin *terebinthinus*, ainsi qu'au latin médiéval *terebentina.* Pour davantage de précisions nous retenons la définition du terme de *térébenthine* que procure le TLF (16, 98a): "(Chim.) Résine semi-liquide, très odorante, que l'on recueille par gemmage de certains conifères et des térébinthes et dont on tire de nombreux produits (baumes, collophane, vernis, cires) et des substances pharmaceutiques".

(41) Ibid., p. 128.

(42) Ibid., p. 116-117.

(43) Ibid., p. 124-125.

(44) Cf. TLF s.v. *poix*: *poix résine*: "obtenue en émulsionnant le résidu de la distillation de la térébenthine avec de l'eau". «Si au lieu de soutirer la collophane de l'alambic on la brasse fortement avec de l'eau, on lui fait perdre sa transparence: elle porte alors le nom de résine jaune ou poix résine» (WURTZ, Dict. chim., t. 3, 1878, p. 317).

(45) Voir David Trotter, *Albucasis*: *Traitier de Cyrurgie*, Tübingen, Niemeyer, 2005, p. 10: «Il est à supposer que tout comme pour les latinismes, dont les attestations à des moments séparés de l'histoire ne prouvent que la continuité du latin médiéval, les mots techniques d'origine arabe survivaient artificiellement dans le petit monde des scientifiques, sans vraiment influer sur la langue de tous les jours. C'est un peu le sort de tout vocabulaire scientifique».

relentyr, p.p. *relenty* (mss 69 et Sloane 962): v. AND[1] s.v. *relentir*: v.n. "to melt, shrivel" (attestation du XIIIe siècle). On recherche pour notre texte une définition proche de celle que procure l'AND[1], mais relative à un verbe actif. Dans Gdf 6, 761c on trouve *relenter* v.n. "se renfoncer", avec exemples du XVIe siècle (1576, 1584); puis conformément à sa 'politique', qui consiste à ne pas prendre en considération les termes toujours existants en français moderne, Godefroy ne réserve qu'une entrée limitée, dans son complément, au verbe *ralentir* issu de la même famille (GdfC 10, 477c): v.a. "rendre plus lent". Le FEW (5, 253a, LENTUS) n'est pas d'un grand secours non plus pour attribuer un sens à notre verbe *relentir:* sous I 1 («Biegsam, schwächlich»), les verbes mfr. *ralenter* "rendre plus faible, moins impétueux" ou encore mfr. frm. *ralentir* "rendre moins ardent (le zèle, etc.)", ne correspondent pas au *relentir* de nos recettes. Sous le second réseau sémantique de LENTUS (I 2, «Feucht»), on trouve pr. *relentar* "être visqueux"(46), ou mfr. *relantir* "se moisir, sentir le moisi", ainsi que quelques attestations dialectales dont les sens ne conviennent pas non plus. Le seul dictionnaire qui procure la définition attendue est le MED s.v. *relenten*: "To melt, thaw, soften; liquefy"(47). Bien que le MED indique l'origine française de *relenten* (AF *relenter*), il semble que ce verbe ait développé en anglo-normand et en moyen anglais une sémantèse distincte de celle établie sur le continent. Cette acception attestée en moyen anglais n'est pas enregistrée en français continental mais reste toujours en vigueur en anglais jusqu'au XVIIe siècle, cf. OED s.v. *relent* v[1]: "to dissolve, melt, soften". Ainsi ces différentes données tendent à suggérer que *relentir,* au sens de "fondre, liquéfier sous l'influence de la chaleur", est un usage purement insulaire.

enforter, *enforcer*, imp. 5 *enfortez* (ms. 69), *enforcez* (ms. Sloane 962): v. AND[2] s.v. *aforcer*, v.a. "to strengthen"; FEW 3, 727b, FORTIA: Afr. mfr. *enforcier* v.a. "rendre plus fort; augmenter, redoubler aggraver"; agn. "être plus fort, vif (du vent)"; Gdf 3, 154a, *enforcier*: v.a. "rendre plus fort, fortifier; rendre plus fort, augmenter, redoubler, aggraver". Dans notre contexte, la glose serait: "(d'un feu) augmenter, rendre plus vif". Anglo-normand et français continental, pour cette base lexicale, gravitent autour

(46) Rien de similaire à notre définition non plus dans Lv 7, 198a s.v. *relentar*: "gären?".

(47) Ainsi que les exemples fournis par le MED le prouvent, ce verbe français avait été absorbé par le lexique anglais: «He stired the coles til relente [vr. relent] gan The wex agayn the fyr» (Chaucer, 1395).

du même axe sémantique. Le champ sémasiologique de ce verbe français a été également intégré au lexique anglais, cf. MED s.v. *enforcen*: parmi une multitude d'acceptions liées au réseau sémantique déployé en français continental ou insulaire, nous relevons la définition qui nous concerne: "To make (something) stronger, reinforce" (Chaucer, 1390). Le verbe a survécu en anglais moderne (v. OED s.v. *enforce*) avec un champ sémantique similaire.

mettre en save garde (ms. 69), *mettre en saf garde* (ms. Sloane 962): locution existante dans l'AND[2] (s.v. *garde*), *mettre en salve garde* "to put in safekeeping, store away safely". La locution figure dans le TL (4, 127) mais avec des sens différents de celui que notre contexte exige: *mettre en sauve garde* (a. r. oder a.) "in Obhut nehmen od. geben, sicherstellen". Même constat dans les autres dictionnaires de référence: DEAF G2, 151(48); GdfC 9, 648a s.v. *garde[1]*; GdfC 10, 614c s.v. *salf*; FEW 17, 515b-16, WARDON. Le MED donne un sens équivalent: *sauf-garde* "putten in sauf-garde": "to put (sth.) into safekeeping", avec des citations datant du XVe siècle. Nous traduirions, en suivant la définition que procure l'AND, par "mettre de côté et préserver (à l'abri de tout dommage)".

enlumer, *alumer*, imp. 5, *enlumez*, *alumez* (mss 69 et Sloane 962): v. AND[2] s.v. *alumer*: "to ignite, set on fire"; FEW 24, 340a, ALLUMINARE: "mettre le feu à quelque chose de combustible" (sens attesté dans *La Chanson de Roland*); Gdf 1, 243b, *alumer*: act. "éclairer, rendre la vue à; incendier (ville, château etc.)"; Gdf 3, 198b, *enlumer*: v.a. "allumer, enflammer". La glose qui convient dans notre texte est celle que procure le FEW. Le moyen anglais a intégré ce verbe à son lexique mais lui a accordé un champ sémantique à la fois identique, puisque les contextes dans lesquels il intervient en appellent à la "lumière", et différent en ce que le MED (s.v. *enluminen* ou *alemen*) ne fait état d'aucune glose liée à l'idée de feu, à l'action d'incendier ou d'allumer par le feu(49).

---

(48) DEAF G2, 158 (locution commune au TL 4, 126): *metre garde en* "s'occuper de, bien traiter"; puis *metre (qn, qch.) en garde de* "mettre sous la protection de"; *metre (qch.) en garde (a qn)* "confier (qch.) aux bons soins (de qn)".

(49) V. MED s.v. *enluminen*: «I (a) To shed light upon (something), to illuminate; (b) to enlighten (the heart, the mind), to give intelligence or spiritual insight to (someone), to enlighten (ignorance). 2 (a) To give color to (something), to make bright or clear; (b) to illuminate (a book with letters of gold). 3 (a) To describe or depict (in a certain style), esp. to adorn or embellish (with figures of speech or poetry); (b) to make illustrious, glorious, or famous.»; v. encore MED s.v. *alemen*: «To give light to; enlighten (the soul, etc.)».

degaster, p.p. *degasté* (ms. 69), *degast* (ms. Sloane 962): v. AND[2] s.v. *degaster*: "(of fluids, etc.) to reduce". Les dictionnaires continentaux ne fournissent pas cette définition: Gdf 2, 470b s.v. *degaster*: "gâter, ravager, abimer; dissiper; violer". En consultant le FEW (14, 203a, VASTARE) on s'aperçoit que seuls les sens de *degaster* énumérés dans le Godefroy ou le TL (2, 1302) y figurent: "endommager, détériorer; s'abîmer; violer". Le DEAF (G3, 378b, *degaster*) offre un réseau sémantique beaucoup plus large mais le sens attesté par l'AND manque à la fois sous *gaster* et sous *degaster*(50). Proche de ce que nous recherchons, nous relevons les définitions suivantes: s.v. *degaster* (379a) "consumer par l'action du feu"; *estre degasté* "être consumé par l'action du feu (l'humidité par la chaleur)"; s.v. *gaster* (369a) "consumer (en parlant de chaleur qui consume l'humidité)" (TL 4, 211); *estre gasté* "être détruit (par le feu, en parlant de vêtements, d'aliments, etc.)" (TL, 4, 210). Le DMF, sous son entrée *degaster*, mentionne la locution *degaster qqc. a la moitié* au sens de "réduire à moitié", avec là encore une attestation tardive: «Itemp por osteir poilhz, R. vive chaut une ponghie, .I. quarteront d'orpiment, et cendre ferree le gros d'on oef, et broies tot ensemble, che meteis boulir sor le feu en lesive fourt, et le fait bolir tant qu'il soit *degasté* de chi al moitiet, et dont l'osteis», (*Méd. nam.* H., c.1400-1500, 202). L'article consacré au verbe *gaster* dans l'AND[2] propose également la définition escomptée ("to reduce (by boiling)"), avec une citation provenant de *Popular Medicine*, qui implique que ce sens était en usage dès le XIIIe siècle. L'anglo-normand *gaster/waster*, avec ses différentes acceptions, est passé en moyen anglais (puis en anglais moderne); dans le MED s.v. *wasten*, à côté des définitions communes au français, nous relevons "to reduce (sth.) by boiling; boil away (water)" (Chaucer, 1395). L'acception qui nous concerne, bien qu'obsolète aujourd'hui, a pourtant été en usage jusqu'au XVIIIe siècle: v. OED s.v. *waste* v. "to evaporate (a liquid)". Notre hypothèse serait que le sens de "réduire (par évaporation) un liquide" des verbes *degaster/gaster* est, à l'origine, un développement sémantique particulier à l'anglo-normand vu qu'aucune attestation de cette acception n'est relevée en ancien français sur le continent, ou en latin médiéval: DMLBS 3, 642a s.v. *devastare* [CL]: "to devastate, lay waste (land or building); to commit waste on; to wear

(50) On sait (DEAF G3, 367a, *gaster*; FEW 14, 205a) qu'en ancien français *degaster* et *gaster* (< lt. VASTARE, dérivé de VASTUS, "rendre désert", puis "dévaster", etc.) étaient sémantiquement interchangeables. Une répartition s'est opérée par la suite attribuant le sens de "ravager" à *dévaster*, et celui d'"altérer, endommager" à *gâter*.

out, consume"; DC 3, D46c, s.v. *deguastare*: "gâter, détruire, ravager"; DC 4, G41b, s.v. *gastare*: "piller, dévaster, ravager; dépenser, consommer"; MltWb, III/4, 519a s.v. *devastatio*: "verwüsten, verheeren, plündern"; "zerstören, verderben, beschädigen, verletzen", "zerfallen, sich auflösen" (ce dernier serait proche de ce que l'on recherche s'il n'était une forme pronominale); "(hin)wegnehmen, rauben".

espantere (ms. 69), *espaunterer* (ms. Sloane 962): v. AND[2] s.v. *espoenter* v.a. "to frighten, terrify". Ce verbe, avec une définition du type *effrayer, terrifier*, est bien attesté en français continental: cf. Gdf 3, 541a, *espoentir* act. "épouvanter"; GdfC 9, 547b, *espoenter* "frapper d'épouvante"; TL 3, 1225 *espoenter* "erschrecken"; FEW 3, 304a, *EXPAVENTARE, *espoenter, espaonter* "épouvanter". Ce mot, sous sa graphie anglo-normande, a aussi été incorporé au vocabulaire anglais puisque le MED possède une entrée *espaunten* "to terrify, frighten". Le fait qu'il n'y ait aucune trace de ce verbe dans l'OED semble indiquer que ce verbe n'a pas survécu en anglais moderne.

Cette courte recette du feu grégeois, linguistiquement parlant, apporte quelques preuves supplémentaires aux travaux menés depuis de longues années par William Rothwell et David Trotter concernant l'importance du multilinguisme qui caractérise la situation de la Grande-Bretagne à la fin du Moyen Age. Cette composition scientifique révèle les échanges lexicaux et l'interdépendance entre le latin médiéval et les langues vernaculaires. C'est la raison pour laquelle il nous a été indispensable de consulter les dictionnaires historiques de l'anglais, seuls outils à pourvoir dans de nombreux cas les définitions capables d'étayer la lecture de la préparation du feu grégeois. Ainsi que Frankwalt Möhren le remarque justement, nous devons garder à l'esprit les contacts opérés entre les différentes langues, qui ont permis l'enrichissement sémantique et lexical de la terminologie du latin médiéval, de l'anglo-normand, du moyen anglais:

> «Speaking in terms of linguistic integration, the foreign elements were latently in the process of being integrated. So, philological expertise from all relevant languages is necessary for lexicographical research into any of the languages concerned. This is true especially for Latin: if Latin is the mother language of French, it is also at least the aunt language of English, as is Anglo-French, and medieval Latin is the god-mother of all three of them».(51)

(51) Dans «Onefold Lexicography for a Manifold Problem?», *Multilingualism in Later Medieval Britain*, op. cit, p. 166.

Sur plusieurs niveaux, cette recette souligne les interactions linguistiques et l'influence d'une langue sur les autres en usage à cette même période. Si pour certains mots, tels que *enforter, enlumer, espantere*, les résultats de l'analyse sémantique de leurs usages sur le continent et en Grande-Bretagne dégagent leurs similitudes, pour d'autres l'interprétation est plus délicate dès lors que la langue source de l'anglo-normand n'est plus le français continental. Le français insulaire, en dépit des échanges (commerciaux, culturels, etc...) permanents avec le continent, en parvenant à sa maturité, a promu des développements sémantiques affranchis du modèle continental(52). Les recettes scientifiques, comme notre formule du feu grégeois, en raison d'une longue tradition scripturale, de traductions et de remaniements depuis les langues classiques (avec parfois un passage en arabe et en latin médiéval) jusqu'aux langues vernaculaires, illustrent la variabilité et la pluralité linguistiques qui animent le lexique de l'anglo-normand tardif. Non seulement les trois langues que sont le latin, le français et l'anglais coexistaient mais aussi se contaminaient les unes les autres. C'est donc en raison de ce processus d'emprunts et d'absorption que nous avons pu trouver dans le MED ou dans le DMLBS les gloses qui nous intéressaient afin de définir le plus précisément possible des termes scientifiques ou relatifs à la chimie (*stillatorie*, *alkitrian*), ou encore pour essayer de circonscrire la sémantèse d'un verbe comme *relentir* ou *degaster*. Cette variation linguistique et lexicale ne ressortit pas à l'incompétence d'un traducteur ou d'un copiste. Elle témoigne non seulement d'une capacité à évoluer dans un environnement trilingue ouvert à toute autre langue porteuse d'un savoir scientifique, mais aussi de la naissance d'une langue, l'anglais, qui quelques siècles plus tard imposera son propre lexique et influencera les autres langues dans les domaines des sciences et des technologies.

AND / Université d'Aberystwyth Virginie DERRIEN

(52) Voir William Rothwell, «The Trilingual England of Geoffrey Chaucer», in *Studies in the Age of Chaucer*, 16, 1994, p. 54: «Unlike Latin, the French of medieval England was a living language in its own right, but during the fourteenth century became increasingly a written language of record. In outward appearance it did not differ greatly from the language of the Continent, but, when examined more closely from the semantic and lexical angles, it can be seen to contain important differences, the result of centuries of independent development.».

Sigles des ouvrages consultés

Les sigles utilisés sont courants et figurent sur le site web de la Société de Linguistique Romane; on y ajoutera ceux-ci:

AND[2]: Rothwell, William / Gregory, Stewart / Trotter, David A., *Anglo-Norman Dictionary*, 2e édition, 2 vols (A-C et D-E), MHRA, Londres, Maney, 2005; The online *Anglo-Norman dictionary* (A-H), www.anglo-norman.net.

DC: Favre, Léopold (éd.), *Glossarium mediae et infimae latinitatis*, 10 t., Niort, 1883-87; réimpression Graz, Akademische Druck- und Verlagsanstalt, 1954.

DETMA: Herrera, María Teresa (dir.), *Diccionario español de textos médicos antiguos*, Madrid, Arco Libros, 1996. 2 vol.

DMF1: *Dictionnaire du Moyen Français* en ligne, Base de lexique de Moyen Français (DMF1), ATILF / Equipe "Moyen français préclassique", 2003-2005; consultable à l'adresse suivante: www.atilf.fr/blmf/.

DMLBS: Howlett, David (prepared by), *Dictionary of Medieval Latin from British Sources*, Londres, Oxford University Press, 1975-.

Lv: Levy, Emil (fortgesetzt von Carl Appel), *Provenzalisches Supplement-Wörterbuch: Berichtigungen ung Ergänzungen zu Raynouards Lexique roman*, 8 t., Leipzig, Reisland, 1894-1924.

MED: The online *Middle English Dictionary,* http://ets.umdl.umich.edu/m/med/, University of Michigan, 1956-.

MltWb: Bayerische Akademie der Wissenschaften und Deutsche Akademie der Wissenschaften zu Berlin, *Mittellateinisches Wörterbuch bis zum ausgehenden 13. Jahrhundert*, Munich, Beck, 1959-.